

fût représenté sur le Théâtre qui s'était déclaré celui de la Nation. Le Théâtre de la rue de Richelieu vient de rendre au Public la jouissance de ce chef-d'œuvre. Il est inutile d'annoncer son succès, qui ne pouvait être que très-brillant, & nous ne ferons pas aux Amateurs du Théâtre l'injure de leur en rappeler le sujet. Nous parlerons seulement de la manière dont il est représenté.

Mlle. Desgarcins rend le rôle de Mélanie avec cette intelligence, cette sensibilité touchante dont elle anime tous ses rôles; peut-être même met-elle dans celui-ci encore plus de force & d'explosion. Accoutumée au débit des vers tragiques, on pourrait lui reprocher de n'avoir pas encore laissé d'assez près le ton qui convient au Drame en vers, & qui doit former une nuance distincte entre la Tragédie Héroïque & la haute Comédie. Un peu plus d'abandon, une diction un peu moins déclamée, sont le degré de perfection auquel il doit lui être facile de parvenir.

Mme. Vestris est chargée du rôle de la mère. Ce rôle, d'un intérêt secondaire, ne peut être pour elle l'objet d'un éloge particulier. Ce n'est pas assez pour un talent tel que celui de Mme. Vestris, de dire qu'elle n'y laisse rien à désirer; mais elle contribue puissamment à la perfection de l'ensemble.

On ne pourrait que répéter pour M. Talma les éloges qu'il mérite dans tous ses rôles, si le dernier qu'on lui voit jouer n'était pas toujours celui qu'il paraît jouer le mieux. Il n'y a pas deux ans que ce jeune Acteur ne donnait encore que de grandes espérances, & l'on trouve néanmoins depuis long-temps qu'il les a toutes remplies.

Le rôle du père est nécessairement odieux. C'est le but de la Pièce, & l'intention de l'Auteur, aussi ne faut-il attribuer ni à l'Auteur, ni à

l'Acteur, M. Desrosieres, les murmures que quelques vers de ce rôle ont excités; c'est le sentiment, ce sont les principes établis par cet homme aveugle, dur, insensible aux mouvemens de la Nature, & qui n'a que trop de modèles, qui excitent l'indignation des Spectateurs, & ces murmures sont les especes d'applaudissemens auxquels l'Auteur & l'Acteur ont dû prétendre. C'est beaucoup à M. Desrosieres de faire supporter ce rôle, quoiqu'il le rende avec beaucoup de vérité.

M. Monvel déploie dans celui du Curé un talent trop supérieur, pour n'être pas fort au dessus d'un éloge banal; mais nous devons remarquer qu'il donne à ce rôle une physionomie tout-à-fait particulière, & qui n'est point celle qu'il avait dans les Sociétés. Ce rôle avait toujours été conçu comme celui d'un Pasteur doux & sensible, mais grave & calme. M. Monvel, en l'animant de tout le feu que peut inspirer à un homme de ce caractère, un saint zèle pour ses devoirs, & un amour ardent pour l'humanité, l'a rendu infiniment plus théâtral, sans s'écarter de la vérité. — On conçoit qu'une pareille réunion de talens doit répandre sur cet Ouvrage un charme inexprimable.

N O T I C E S.

LES Amours de Psyché & de Cupidon, par Lafontaine; édition ornée de Figures, imprimées en couleurs, à la manière Anglaise, d'après les Tableaux de M. Schall. 1 Vol. in-4°. grand pap. Nom de Jésus; de l'Imprimerie de P. F. Didot le jeune. Prix, broché en carton & satiné, 37. liv.

10 l. Il y a quelques Exemplaires en pap. vélin, à 75 liv. A Paris, chez Defor de Maisonneuve, Libr. rue du Foin-St-Jacques, la porte cochere au coin de la rue Bouttebrie.

Cette édition est une des plus belles qui soient sorties des presses de la famille Didot, à qui les Amateurs ne sauraient donner trop d'encouragemens, puisque les circonstances les moins favorables aux Arts ne ralentissent point son zèle pour la perfection du sien.

Antiquités Nationales, ou Recueil de Monumens, pour servir à l'Histoire générale & particulière de l'Empire Français; tels que Tombeaux, Inscriptions, Statues, Vitraux, &c. tirés des Abbayes, Châteaux & autres lieux; par A. L., Millin. 12c. Livraison. On souscrit à Paris, chez M. Drouhin, Editeur & Propriétaire dudit Ouvrage, rue Christine, N^o. 2. Le prix de la Souscription pour l'Année, composée d'environ 96 feuilles in-4^o. & de 120 Estampes, est de 84 liv. pour Paris; & par la Poste jusqu'aux frontières, on payera 8 liv. de plus: on sera libre de payer par quartier, en donnant le premier d'avance.

Cette Collection, vraiment utile pour l'Histoire, est toujours de plus en plus soignée dans toutes ses parties, & l'Auteur n'épargne rien pour satisfaire ses Souscripteurs. Cette Livraison termine le premier Volume.

Catalogue de la Bibliothèque de feus MM. Lorry, dont la vente a commencé le Jeudi 15 de ce mois, & continuera jusqu'au 31 Janvier prochain, en leur maison, rue des Poitevins,

N^o. 3; in-8^o. de 248 pages. A Paris, chez J. G. Mérigot jeune, Libr. quai des Augustins, N^o. 38.

Memoire sur l'Inde, par M. Varren-Hastings, Ecuyer, ci-devant Gouverneur du Bengale; nouvelle édition, avec des augmentations & son Discours prononcé, en présence des Pairs, le 2 Juin 1791, premier jour de sa défense, traduits par M. de la Montagne, & publiés par M. le Ch. de P... Prix, 2 liv. 8 s.

Ce Mémoire, écrit avec clarté par M. Hastings, ne sera pas vu avec moins d'intérêt que tout ce qui est sorti de la plume de cet illustre accusé.

Les Forfaits de l'Intolérance Sacerdotale, ou Calcul modéré de ce que les Hérésies, les Pratiques prétendues pieuses, l'Ambition & la Cupidité, tant des Papes que du Clergé, ont produit de victimes humaines dans la Chrétienté; par le feu Lord *** M. de la Place. Prix, 6 s.

(Tremblez, Peuple Chrétien?)

Du Sort actuel des Femmes. Prix, 4 sous. Ces Ouvrages se trouvent chez Royez, Libr. quai des Augustins, près le Pont-Neuf.

On trouve aussi chez le même Libr. l'*Anglais aux Indes*, d'après O me; par M. Archambault, Auteur de l'*Histoire de la Guerre de sept ans*; 3 Vol. in-8^o. Prix, 7 liv. 10 s.

T A B L E.

P ORTRAIT.	63. Recherches.	87
<i>Charade, An c. & 1781.</i>	64. Spellacres.	94
<i>La Vie de Jo, c. h. II.</i>	67. Nouces.	94

Jan. 1791.

M E R C U R E
F R A N Ç A I S.

S A M E D I 24 D É C E M B R E 1791.

P I E C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E.

LE TEMPS PASSÉ NE REVIENT PLUS.

*Paroles de M. Reynier de Liège, Musique de
M. Adrien l'aîné,*



Nota. Le prix de ce Journal est actuellement de 36 livres pour les Départemens, l'Assemblée Nationale, par son Décret du 17 Août dernier, en ayant doublé les frais de port,

N^o, 52. 24 Décembre 1791.

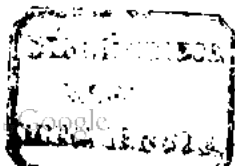
F

Thé - mi - te vous a - vez vingt

p.

ans, ah! pro-fi - tez de ce bon

tems! si vous tar - dez d'en faire u-



fa - ge, d'en faire u - sa - ge, combien de

doux mo - mens per - dus? jouissez

vi - te au bel à - - - - -

cresc

F 2

ge : le tems pas - sé ne re - vient

plus le tems pas - sé ne revient

plus.



❖❖

Vous avez de brillans appas ,
 Mais ne vous en prévalez pas ;
 Voyez le soir , la fleur nouvelle ,
 Tous ses charmes sont disparus ;
 Thémire , on n'est pas toujours belle ,
 Le temps passé ne revient plus , (bis.)

❖❖

PAR-TOUR , voltigeant sur vos pas ,
 Le Dieu d'Amour vous tend les bras ;
 Il gémit , il pleure , il supplie
 Mais irrité de vos refus ,
 Craignez qu'un jour il ne vous crie :
 Le temps passé ne revient plus , (bis.)

On en trouve des Exemplaires à Paris , chez Mlle. Robert, Peintre en Miniature , Boulevard & porte St-Martin.

F ;

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Rissac*; celui de l'Énigme est *Œuf*; celui du Logogriphe est *Espérance*, où l'on trouve *Sep*, *Encre*, *Rancé* (Abbé de).

CHARADE.

QUALIFIÉ par mon premier ,
 Un corps occupe peu de place ,
 Soit en hauteur , soit en surface .
 Venlois mesurer mon dernier ,
 Ce fait bien peine-perdue :
 C'est un être sans étendue ,
 Un être par abstraction ,
 Sans terme , sans dimension ,
 Qui brille aux yeux nulle distance :
 Du centre à la circonférence .
 Sur le plus gyffre & canevas ,
 Pauline , émule de Pallas ,
 Sait nous peindre d'une main sûre ,
 Avec autant d'art que de goût ,
 Les beaux tableaux de la Nature :
 Eh bien ! son ouvrage est mon tout
 (Par un Akoué .

É N I G M E.

J'AI vu, j'en suis témoin croyable,
 Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
 Un bandeau sur les yeux tenter l'assaut d'un cœur
 Aussi peu sensible qu'aimable.
 Bientôt après, le front élevé dans les airs,
 L'enfant, tout fier de sa victoire,
 D'une voix triomphante en célérait la gloire,
 Et semblait pour témoin vouloir tout l'Univers.
 Quel est donc cet enfant dont j'admire l'audace ?
 Ce n'était pas l'Amour : cela vous embarrasse !
 (*Par un Abonné.*)

L O G O G R I P H E

A N A G R A M M A T I Q U E.

JE suis plus en horreur, plus vile que la fange ;
 Mais que de mes pieds l'ordre change,
 Et j'offre une Divinité
 Qui disputa, dit-on, le prix de la beauté.
 (*Par un Abonné.*)



F

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

La Liberté du Cloître, Poëme, par l'Auteur des Lettres à Emilie. A Paris, chez Bofsange & Compagnie, Commissionnaires en Librairie, rue des Noyers, N^o. 33; & à Nantes, chez Louis, Libraire, Place de Louis XVI.

A peine la liberté de la presse & du théâtre s'est-elle établie à côté de la liberté politique, que les Moines & les Religieuses ont été un des premiers objets dont s'est emparé la foule des Ecrivains : c'eût été un beau champ pour l'imagination & le talent; c'était une ressource momentanée pour la médiocrité, qui tâchait d'attacher par la nouveauté du sujet le Lecteur ou le Spectateur, en s'empressant de leur offrir ce qui avait été jusqu'alors interdit. Tous les Théâtres représenterent des Couvens, dès que les vœux furent défendus, & nos Poëtes attaquèrent les grilles, quand la Loi les eut ouvertes. Le piquant du costume, la guimpe & le capuchon étaient un relief d'une espèce toute neuve, & il

est tout simple qu'on en ait profité comme on a pu : heureusement la Loi qui anéantit les vœux monastiques durera plus longtemps que presque tous ces Drames, qui sont les Vaudevilles du moment, remplaçant d'autres Vaudevilles, & bientôt oubliés comme eux.

On pouvait espérer que l'Auteur des *Lettres mythologiques à Emilie*, qui n'étaient pas sans quelque agrément & quelque facilité, trouverait des beautés dans un sujet moins usé, après avoir su tirer parti d'un sujet rebattu ; mais apparemment il est plus aisé de converser agréablement sur la Fable, dans des lettres mêlées de prose & de vers, que de concevoir & d'écrire un Poème en quatre Chants. Il fallait d'abord trouver une Fable quelconque, car tout Poème en demande une ; imaginer une action, des personnages, des incidens, des épisodes. Il n'y a rien de tout cela ; ce sont des vers & puis des vers, & ce qu'il y a de pis, les vers ne sont pas bons. C'est une Satyre de la vie monastique, en style moitié sérieux, moitié plaisant ; mais le mélange de ces tons exige un art dont l'Auteur ne paraît pas se douter. Au lieu de cet art qui consiste dans le passage délicat & insensible d'une nuance à l'autre, ce sont des disparates brusques & tranchantes. Rien n'est préparé, ni motivé, ni ménagé, & dans la même page, l'Auteur

monte au pathétique & descend au bouffon; d'où il résulte que le pathétique fait rire, & que le bouffon révolte. Il est évident que cet Ouvrage, dont l'Auteur annonçait du mérite, a été fait à la hâte, & sans aucun soin, & ce qui le prouve encore davantage, c'est l'excessive négligence du style. Voici le début du Poëme :

Divine Liberté, je chante tes bienfaits :
 Tu viens briser nos fers; tu rends à la Nature
 Ces touchantes beautés, qui, *couchant sur la dure,*
 Et d'un rude cilice, outrageant leurs attraits,
 Descendaient lentement dans la tombe profonde,
 Et *vivaient pour les pleurs en mourant pour le*
monde.

Cet exorde est défectueux dans tous les points : d'abord il est d'un ton absolument sérieux, & l'Ouvrage étant tour à tour & bouffon en même temps grave & comique, il étoit indispensable de marquer dès le commencement ce double caractère. Boileau n'y a pas manqué dans le *Lutin*. A l'égard de la versification, *couchant sur la dure* est trop prosaïque; & *vivre pour les pleurs en mourant pour le monde*, est une antithèse manquée; car il n'y a point d'opposition réelle entre *le monde*, & *les pleurs*.

A peine quelquefois sous un noir capuchon,
 Ce Dieu qui régnera & fait aimer la vie,

Bruyzie-t-il les pleurs de la Sœur Rosalie,
 A l'ombre des secrets de la confession :
 A peine les baisers arrêtés à la grille,
 Pouvaient se bécqueter, en silence, au parloir ;
 Et qu'est-ce qu'un baiser pour une sainte fille ?
 C'est de l'huile qui tombe au feu de l'encensoir.

On ne peut se dissimuler que tout cela est de fort mauvais goût. On croirait, à la tournure de l'exorde & de quelques vers qui suivent, que l'Auteur va nous intéresser pour de jeunes & infortunées captives, arrachées à la Nature & à la Liberté ; & l'on doit d'autant plus s'y attendre, que l'intérêt se présente ici de lui-même. Point du tout : l'Auteur étouffe cet intérêt comme à plaisir, en faisant le plaisant hors de propos, & s'il faut dire tout, d'assez mauvaise grace. Ce *baiser* qui est de l'huile sur l'encensoir, n'est pas de la plaisanterie fine & délicate ; ce n'est pas celle de Vertvert. De plus des *baisers* ne se *bécquettent* point, & ce n'est pas dans de grands Alexandrins pesamment tournés que l'on place heureusement un mot tel que celui de *bécqueter* : ces expressions à la fois familières & pittoresques demandent à être comme enchaînées dans le style : les connaisseurs m'en entendent. Et ce grand mot *regner*, en parlant de l'amour, comme il est déplacé comme il est peu poétique *regner*

& fait aimer la vie. Que signifie cette phrase ? *régénere* est-il absolu, ou a-t-il un régime ? *L'amour régénere-t-il la vie ?* Que de fautes !

Grand Dieu ! disait Lucile, à cet âge où l'on aime,
Où notre loi nous fait un crime d'un désir....

Ce vers n'a aucune césure : c'est une ligne,
& non pas un vers.

Je me repends sans cesse, hélas ! & n'ai pas même
L'espérance d'avoir de quoi me repentir.

Même défaut que ci-dessus ; & je n'ai pas
même *l'espérance d'avoir*, quel enjambement vicieux ! Comme il rend la phrase traînante ! En bonne foi, cela peut-il s'appeler des vers ?

J'aime, & seule à vingt ans, dans le chemin du Ciel,
Je ne pourrai pas faire un péché véniel !

Ce *véniel*, de trois syllabes pour la mesure, est étrangement dur pour l'oreille ; & qui parle ici, de Sœur Luce ou de l'Auteur ? Est-ce la Sœur Luce qui badine sur le *péché véniel* ? Ce badinage dans la bouche est bien froid. Et que fait là le *chemin du Ciel* !

Encore fallait-il de leur douleur profonde
Etouffer les accents ; sinon, Sœur Cunégonde
Nasillonair.

Si leur douleur est profonde, pourquoi donc se servent-elles d'expressions à faire rire, comme le *péché véniel*? Ces inconséquences continuelles détruisent toute illusion, tout effet. Cela s'appelle écrire au hasard, & n'avoir aucun dessein; & dès que l'Auteur lui-même ne sait pas ce qu'il veut, le Lecteur s'embarrasse encore moins de le savoir.

Une autre Religieuse, Ursule, s'exprime ainsi sur le malheur de n'être ni épouse ni mere :

.... L'ambition de sa main mercenaire,
Sacrific à la fois mon époux, mes enfans.
Condamnés au néant dans le sein de leur mere,
Leur voix s'éleve encore : hélas ! je les entends
Ces êtres innocens me demander la vie, &c.

C'est pousser le mauvais goût jusqu'au ridicule. Le désir d'être mere, ce sentiment si naturel & si intéressant, devait-il avoir cette expression burlesque ? Il faut laisser dire à Perrette, qui voit périr sa *couvée* en laissant tomber son pot au lait :

Pauvres petits infortunés,
Vous êtes morts avant que d'être nés.

On trouve encore très-bon que le Campagnard du *Mercuré Galant* dise, en avouant sa répugnance pour le mariage :

.. Ma postérité se plaint que je l'égorge. . . .
 J'étouffe de ma main de petits innocens.

Mais dans un morceau pathétique (car ici l'Auteur veut l'être) , faite dire à une jeune personne qu'elle entend *crier dans son sein* les enfans qu'elle n'a pas faits ! que leur voix s'é-
leve encore ! cet encore est sur-tout incompréhensible. Il faut que les Auteurs qui entassent ainsi les contre-sens avec les mots , aient une étrange idée de l'art d'écrire , & un beau mépris pour les Lecteurs ; & sur vingt Auteurs , dix-neuf écrivent ainsi ! & la moitié des Lecteurs ne s'en doute pas. O Beaux-Arts , qui avez fait régner la France , lorsqu'elle était esclave chez elle , où êtes-vous ? Allons : ayons du moins la liberté , faisons-nous par le *bien faire* , si nous perdons le *bien dire* , & peut-être le *bien dire* reviendra aussi avec le temps.

Tout le monde connaît le *gras Evrard* , le Chanoine du *Lutrin* de Boileau. L'Auteur n'a pas senti tout le danger de nous rappeler Evrard dans le P. Bombance. Celui-ci peut être aussi gourmand que l'autre ; mais tous deux n'ont pas été élevés à la même école. Assurément je ne prétends pas que l'Auteur du *Poème* dont il est question écrive comme Boileau. Mais pourquoi nous faire penser malgré nous à ces grands modèles , en refaisant mal ce qu'ils ont fait , & répétant mal ce qu'ils ont dit ? Ce n'est

pas malice de ma part ; mais je ne saurais m'empêcher de revenir ici sur les vers du Lutrin , ne fût-ce que pour me consoler de ceux dont je suis obligé de rendre compte.

Lois du bruit cependant les Chanoines à table
Immolent trente mets à leur saint indomptable ;

Leur appétit bougeux , par l'objet excité
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Car le sel irritant leur soif est alluée.

Voilà (selon l'expression de Voltaire) : *comme on faisait des vers dans le bon temps*. (des vers ; voici la plaisanterie , & la vérification d'aujourd'hui : les objets sont précisément les mêmes : que l'on compare la manière de les traiter.

L'Orateur , à ces mots , donnant sur un pâté ,
Soutient ses argumens à grands coups de mâchoire ,
Et grugeant à lui seul plus que tout l'auditoire ,
S'empiffre pour le bien de la société.

Évratd dit dans le Lutrin :

Pour moi , je lis la Bible autant que l'Alcoran ;
Je fais qu'un Fermier doit nous rendre par an ,
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque ;
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
Du reste , déjeunons , dînez , & buvons frais.

Le P. Bombance dit ici :

*La consommation est pourtant nécessaire ;
Elle entretient l'Etat, nourrit la Nation ,
Fait fleurir le Commerce, excite l'industrie ;
Donc, plus on mange & plus on sert l'Etat : man-
geons,*

*Et dussions-nous crever comme des mousquetons ,
Vouons notre estomac au bien de la Patrie.*

Je conseille au Lecteur de faire comme
moi , & de relire le Lutrin.

*ÉLOGE de Franklin, lu à la Séance
publique de l'Académie des Sciences, le
13 Novembre 1790.*

*Eripuit cælo fulmen, mox sceptrum
Tyrannis.*

*A Paris, chez Pyre, Libraire, rue de la
Harpe, N^o. 51; & chez Petit, Libr. au
Palais-Royal, N^o. 250.*

Cet Eloge est à peu près ce qu'il doit
être dans le genre des Eloges historiques,
& tel que devait le faire un Secrétaire de
l'Académie des Sciences : on fait que
l'objet de ces hommages rendus par cette
illustre Compagnie à la mémoire de ses

Membres, est de réunir tous les titres de leur gloire dont elle compose la sienne. M. de Condorcet rend ici en abrégé un compte exact des différens efforts de Franklin dans ses premières années pour vaincre la mauvaise fortune, & des services mémorables qu'il rendit à la Philosophie, à sa Patrie & à l'humanité. Il se borne à l'exposé des faits, semé de réflexions philosophiques, qui sont en général très-justes, mais qui ne sont pas toujours rendues avec assez de netteté dans le style, & d'exactitude dans l'expression. » L'Histoire des » Sciences est remplie de ces exemples : » elle nous montre souvent le Génie aux » prises avec l'Adversité; & par l'exemple » de ceux à qui un heureux hasard a permis d'en triompher, elle fait voir tout » ce que l'humanité a perdu, & ce qu'elle » pourrait espérer d'une forme d'Instruction publique, qui, assurant aux premières lueurs du talent les moyens de se faire remarquer, lui offrirait ensuite ceux d'atteindre toute la hauteur à laquelle la Nature lui a permis d'aspirer «.

Assurer des moyens à des lueurs, & passer ensuite dans la même phrase à une figure toute différente, atteindre la hauteur, en parlant du talent désigné d'abord par des lueurs, ce n'est ni choisir ses expressions, ni suivre les métaphores.

A propos d'un Club que Franklin forma